L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS VENDREDI MATIN, 7 DECEMBRE 1883. 57me Année

A. Ulo.,
Propriétaire-Éditeur.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 7 DECEMBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

VENTES DE CE JOUR

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres : bottes, souliers et brodequins.

Par Spear & Escoffier, au coin des rues Douane et Royale, installations de l'ancienne banque des Citoyens.

Les finances des Etats-Unis en 1884.

Nous venons de recevoir, directement, du département des finances, de Washington, le rapport annuel du ministre des finances, M. Folger.

Comme à l'ordinaire, il est très élaboré, c'est un exposé clair, concis, mais complet de la situation financière des Etats-Unis. Une fois de plus, il nous fournit l'occasion de constater la prospérité, toujours croissante, de la République américaine. Heureux résultat, incontestablement, dû au régime économique qu'elle a adopté, depuis plus de vingt ans.

Les chiffres, qui suivent, en donnent d'abondantes preuves.

Les recettes ordinaires de l'année 1882 à 1883, s'élèvent à la somme de $398,287,581 95.

Elles se divisent ainsi :

Douanes	$214,706,496 93;
Revenu intérieur	$144,720,368 98;
Ventes de terres publiques	$7,955,844 42;
Taxes sur la circulation des banques	$9,111,-008 85.

Nous négligeons de 17 à 18 millions provenant d'une vingtaine de sources différentes, variant de $100,000 on $200,000 à $3,000,000.

Passons maintenant au tableau des dépenses ordinaires, de la même année fiscale 1882 à 1883 : Service civil, $22,343,285 76; Relations extérieures, $2,419,275 24; Pensions, $66,012,-573 64; Armée, rivières, ports, arsenaux, $48,911,982 93; Chantiers de marine, navires, travaux d'amélioration, $15,283,437 17; Dette publique, $59,-160,131 25; Monuments public, phares, etc, frais de perception, $40,098,-432 73. Total, $265,408,137 54.

Les recettes s'étant élevées à $398,-287,581 95, il reste un excédant de $132,879,444 41.

Il y avait, au trésor, au commencement de l'exercice, une encaisse de $81,299,312 55, qui, ajoutée à l'excédant que nous venons de donner le porte au chiffre énorme de $134,178,756 96.

Toute cette somme a été consacrée au rachat des différentes obligations de l'Etat, à l'amortissement de la dette.

Il n'y a, dans l'exodant, rien qui doive étonner le lecteur. Il existe depuis bon nombre d'années ; il a permis d'opérer une réduction considérable de la dette qu'avait fait contracter la guerre civile ; il ne peut qu'augmenter encore, pendant bien longtemps, si le gouvernement général a assez de sagesse pour maintenir le régime économique sous lequel il vit depuis vingt-deux ans, et qui l'a sauvé de désastres qui semblaient inévitables.

Nous trouvons, dans le document qui fait le sujet de cet article, les estimations du budget des recettes et des dépenses de 1884 ; elles donnent, pour les recettes, un chiffre de $343,000,000, et, pour les dépenses, une somme de $258,000,-000—soit, un excédant de $85,000,000.

Et il ne faut pas croire qu'ici, comme il arrive trop souvent ailleurs, on se livre à des calculs insensés pour démontrer au pays qu'il y a eu, ou qu'il y aura, dans son budget, un surplus qui, on le sait d'avance, devra fatalement se résoudre en un déficit. Rien de pareil aux Etats-Unis. Les excédants y sont de règle, depuis assez longtemps, et ils ne peuvent que grossir à mesure que diminue la dette, qu'ils amortissent régulièrement, chaque mois, par petits versements partiels, variant de huit à quinze ou dix-huit millions de dollars.

Cette réapparition constante, invariable, chaque année, de l'excédant des recettes sur les dépenses, phénomène à peu près inconnu dans l'histoire économique des gouvernements de notre époque, soulève même en ce moment, aux Etats-Unis, une question assez grave, dont il est bon de dire quelques mots.

On en est arrivé à se demander quel emploi on pourrait bien faire du surplus.

Faut-il poursuivre, avec acharnement l'extinction de la dette, ou bien en retarder les opérations, en se basant sur la conversion graduelle des rentes ? Faut-il diminuer, abolir même, les taxes du Revenu intérieur ? Faut-il réduire presqu'à néant les droits qui pèsent sur les importations ?

Chacune de ces hypothèses offre quelque danger. Il y a, en effet, dans les produits du travail national, des articles que la sagesse conseille de soumettre à un certain impôt—les liqueurs fortes, par exemple. Il est bon d'en savoir restreindre un peu la consommation, de façon à en prévenir les abus.

L'abolition des droits de douane offre plus de dangers. C'est, avant tout, à la protection de ces industries indigènes que le pays doit la prospérité dont il jouit, dont il est si justement fier; or elles sont bien jeunes encore ; elles sont incapables de soutenir la libre concurrence de celles de l'étranger. Les exposer brusquement, nous dirions volontiers brutalement, à une lutte inconsidérée, c'est risquer de les anéantir, de tarir toutes les sources de la richesse du pays.

On soulève, à ce sujet, une question on ne peut plus curieuse ; il faut être au courant de l'histoire des Etats-Unis et du jeu de leurs institutions, pour s'en rendre un compte exact.

Il y a bien longtemps de cela—en 1836—la République n'avait aucune dette, bornait fort peu d'impôts et avait un excédant de recettes sur les dépenses. On sait alors l'idée de répartir le surplus parmi les différents Etats de l'Union. C'est cette mesure que certains esprits ont imaginé, dernièrement, de renouveler, mais la situation n'est plus la même. Il y a la dette, qui vient accaparer, nécessairement, une bonne partie du surplus ; il y a la marine, qu'on a laissé tomber, et que l'on se sent obligé de renouveler ; il y a de nombreuses améliorations à apporter dans les ports, dans les cours d'eau, dans les arsenaux, dans les places fortes qui s'étendent le long des plages de l'Atlantique et du Pacifique—toutes dépenses qui ont un caractère d'urgence, et dont l'Union ne peut se dispenser. Ne vaut-il pas mieux employer les exodants que l'on a sous la main à tous ces travaux, dont personne ne conteste l'importance ?

Il faut lire la dissertation à laquelle se livre à ce sujet, M. Folger, pour comprendre l'incomparable situation financière du pays. Elle étonnerait bien des cabinets européens, qui ne réussissent jamais à équilibrer leur budget, si elle leur tombait sous les yeux. Nous regrettons, pour notre part, que l'espace ne nous permette pas de la traduire.

Il y a deux sortes d'articles importés aux Etats-Unis : ceux qui sont exempts de droit, — généralement, la matière première servant à alimenter leurs industries manufacturières, et s'élevant à la somme de $206,513,289 ; ceux qui sont soumis aux droits, et qui ont une valeur commerciale de $493,-916,384. Que le gouvernement abolisse les droits d'entrée qui pèsent sur eux, et l'on voit immédiatement disparaître de la caisse de l'Etat le surplus, qui est la première cause de la prospérité nationale. Rien que sur les sucres, les laisages, les fers manufacturés, les cotonnades, les vins et les esprits, les droits sont de $137,281,358.

Une pareille somme de moins dans la caisse, et non seulement l'exodant disparaît, mais l'équilibre n'est plus assuré dans le budget annuel.

Quelques mots, maintenant, sur l'immigration. Elle a généralement diminué, cette année, aux Etats-Unis. Voici quelques-uns des chiffres intéressants que nous fournit le rapport.

New-York, comme rendez-vous d'immigrants, prend toujours le premier rang avec 406,697, contre 502,171, l'an dernier. Vient ensuite Boston, avec 48,188, contre 58,186, en 1882 ; puis Huron, avec 45,393 ; Baltimore, avec 35,690 ; Philadelphie, avec 24,808 ; Détroit, avec 17,166 ; San Francisco, avec 8,011, etc. La Nile-Orléans tient presque le dernier rang, avec 1,707, contre 3,142, l'an passé. Nous citons ces chiffres à dessein ; ils prouvent à quel point notre port est, en arrière de bien d'autres qui, au point de vue commercial, sont bien loin de la valoir.

Parmi les nations qui nous fournissent ces nombreux émigrants dont le total est, cette année, de 603 322, nous devons citer, en premier lieu, l'Allemagne, qui nous en a envoyé 194,786. Vient ensuite l'Irlande, 81,486 ; le Canada, 70,241 ; l'Angleterre et le pays de Galles, 64,737 ; la Suède, 38,277 ; l'Italie, 31,784 ; la Norvège, 23,398 ; l'Ecosse, 10,859 ; l'Autriche, 10,923.

La France ne figure même pas au tableau ; elle y est confondue avec les puissances de quatrième ou cinquième ordre, d'où s'échappent, de temps en temps, un hasard, quelques émigrants qui viennent se perdre dans l'énorme population des Etats-Unis.

Il serait à souhaiter que cette déplorable situation cessât autant du côté de la France, que du côté de la Nouvelle-Orléans. Il faudrait prendre, immédiatement, des mesures énergiques, efficaces, pour attirer l'émigration vers notre port, et pour la faire venir du pays qui a fondé et peuplé la Louisiane, notre métropole, et dont nous avons toujours conservé, avec un soin religieux, la langue, les idées et les mœurs.

Le télégraphe nous annonce que le Président n'a point parlé, dans son message, du Mississippi, parce qu'il a l'intention de faire, très prochainement, de la question des améliorations du cours du fleuve, le sujet d'un message spécial au Congrès.

Compagnie d'Assurances du Sud.—L'article 7 de la charte de cette Compagnie fait aux assurés des avantages sur lesquels celle-ci appelle aujourd'hui l'attention publique dans nos colonnes d'annonces. En vertu de cet article, cinquante pour cent des profits nets de la Compagnie doivent être divisés parmi les porteurs de polices d'assurance dans la proportion des primes nettes payées par chacun d'eux pendant l'année fiscale expirant le 31 décembre. Les personnes qui ont déjà pris une assurance au **Southern**, de même que celles qui en prendront une d'ici au 31 décembre, auront donc droit à une part proportionnelle de la moitié des profits nets réalisés par la Compagnie en 1883. Voir l'annonce.

On lit, dans le *Mémorial diplomatique* :

L'Angleterre, qui avait systématiquement fait opposition à la reconnaissance de l'Espagne comme grande puissance européenne, a déclaré, au marquis de Casa la Iglesia, que si l'Allemagne et l'Autriche envoient, non plus des ministres plénipotentiaires, mais des ambassadeurs, à Madrid, elle suivra leur exemple.

La visite du prince impérial d'Allemagne au roi Alphonse XII a surtout pour objet de hâter cette admission de l'Espagne au rang de grande puissance, admission desirée, depuis longtemps, par le cabinet de Vienne.

Le *Nord*, dont les attaches avec le ministère des affaires étrangères de Saint-Pétersbourg sont notoires, a publié hier une très longue note d'apparence officieuse ; M. Giers, dit-il, n'a pas de mission particulière à remplir. Rien ne démontre même la nécessité d'une action diplomatique en ce moment. Le gouvernement russe désire le maintien du *statu quo* ; rien de plus, rien de moins. Quant à l'alliance austro-allemande, on la représentée comme une nouvelle coalition dirigée contre la Russie ; mais le cabinet de Saint-Pétersbourg n'a point partagé ces alarmes exagérées.

Ce n'est pas, ajoute le *Nord*, que les conseillers du tsar soient aveugles ; ils ont seulement le sentiment très net des devoirs et de la réserve que la situation de l'Europe impose à leur patriotisme. L'alliance austro-allemande a un caractère strictement pacifique ; en élevant la voix contre cette nouvelle combinaison de l'échiquier international, la Russie se poserait donc en adversaire déclaré de la paix. Si telle n'est pas son intention, elle prétend cependant se mettre, dès à présent, en mesure de faire face, le cas échéant, aux surprises de l'avenir.

Né le 19 novembre 1805, à Versailles, M. de Lesseps est entré dans sa soixante-dix-neuvième année.

Le *Figaro* avait annoncé que le grand deuil prix à l'occasion de la mort de M. le comte de Chambord devait durer six mois.

Le *Monde* rectifie cette assertion. Le grand deuil a fini le 24 novembre ; le demi-deuil sera ensuite porté, également, trois mois.

Le *Gaceta* de Madrid, du 19 novembre, publie un décret convoquant les Cortès pour le 15 décembre.

Dans un des nombreux cercles de Paris :
— Monsieur, vous n'êtes qu'un drôle !
— Monsieur !
— Vous m'avez indignement volé ; vous avez triché toute la soirée. Si vous ne me rendez pas mon argent, je vous traduis en police correctionnelle.
Cabanneau, froidement.— Si vous étiez philanthrope, vous vous contenteriez de le traduire en gros.

Le Temps, de Paris :

La France, nous dit-on, est tout entière à la pensée de la revanche et aux préparatifs d'une guerre offensive ; les Allemands qui habitent Paris sont en butte aux avanies et aux mauvais traitements ; nos journaux, enfin, ne cessent d'insulter et de défier l'Allemagne. Telle est l'accusation. Mais si les choses se passent ainsi, comment se fait-il que les réclamations indignées de la presse germanique s'obstinent à rester dans les généralités ? Comment expliquer que les feuilles qui nous dénoncent au monde comme des perturbateurs de la paix publique, évitent si soigneusement de fournir la preuve de leurs assertions ? Qu'est-ce qui les empêche de citer les articles dont ils se plaignent, de les citer, bien entendu, avec l'exactitude qui convient en matière si grave, en donnant le texte des passages incriminés, en indiquant le nom et la date des publications coupables ? Si nos offenses sont si fréquentes et si nombreuses qu'on le dit, est-ce trop demander à nos adversaires que de les prier d'appuyer leurs griefs sur des ensembles, et des exemples pris dans des journaux qui peuvent passer pour représenter l'opinion publique ou qui soient en position d'agir sur elle ?

Voilà ce que les journaux allemands n'ont jamais essayé de faire, et ce qu'il est vain d'attendre de leur part. Ils savent trop bien quelle figure ridicule feraient quelques passages péniblement recueillis dans des feuilles que personne ne lit, mis en regard des dénonciations par lesquelles on cherche à nous rendre suspects aux autres puissances. Ils savent trop bien que l'attitude générale de la presse française à l'égard de l'Allemagne est infiniment plus correcte, nous ne craignons pas de le dire, que celle de la presse allemande à l'égard de notre pays. De là le caractère stéréotype et déclamatoire des accusations. Mais, nous le déclarons, nous ne sommes pas d'humeur à le supporter plus longtemps. Toutes les fois, à l'avenir, que la *Gazette de l'Allemagne du Nord* ou la *Gazette de Cologne* renouvelleront leurs plaintes, nous aurons soin de leur demander des textes précis, des citations exactes, des autorités suffisantes, et si l'on continue à nous charger sans pouvoir alléguer des faits d'un caractère sérieux et trahissant une tendance générale de l'esprit public en France, nous nous croirons le droit de retourner les accusations et de demander à l'Europe de quel côté est la provocation.

Il ne faudrait pas d'ailleurs, parce que nous parlons ainsi, s'imaginer qu'on nous fait une telle grande peur. Nous savons faire la différence entre les querelles de la presse et la conduite des gouvernements. Nous sommes persuadés que le langage des journaux de Cologne ou de Berlin n'a rien de commun avec les relations réelles, les relations diplomatiques des deux pays. Il est possible que la politique impériale allemande ne tût pas flattée d'ajouter une sorte d'isolement moral à la situation qu'elle travaille à nous faire en Europe, mais il y a loin de là à la guerre, à une guerre à la fois ridicule, odieuse et pleine de hasards, motivée par des articles de journaux et dirigée contre un peuple chez qui on ne peut pourtant pas se flatter d'entrer, selon l'expression vulgaire, comme on entre au moulin. La dame nous semble très rassurée, et c'est en vain que la *Kolnische Zeitung* prend sa voix de crécelle. Mais ce qui nous afflige, ce qui est profondément triste, c'est de voir des journaux comme celui que nous venons de nommer parler de guerre et d'attaque comme d'une éventualité possible et presque désirable. Nous sommes prêts, disent-ils, et dès lors le plus tôt serait le mieux ! Rien qui ait la fortune soit chose corruptrice pour que ce détestable langage se fasse entendre dans la presse d'un peuple civilisé, et qu'il avait raison l'écrivain qui a dit : Ce qu'il y a de plus horrible au monde, c'est le triomphe absolu de quelqu'un !

El Dia, journal espagnol conservateur indépendant, dans son édition du 19 novembre, publie un article de M. Castelar soutenant l'utilité de l'alliance occidentale de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal. M. Castelar dit que la France, par son esprit philosophique et libéral du siècle dernier, est devenue l'incarnation de la civilisation. Il ajoute qu'en continuant une politique sage et démocratique comme est la politique de M. Jules Ferry, elle ne doit pas craindre à l'intérieur les prétendants, qui sont toujours inférieurs à la nation, ni à l'extérieur les visites royales faites et apparaît, et qui, en réalité, ne sont d'aucune utilité. M. Castelar ajoute que la visite du prince impérial d'Allemagne ne diminuera en rien l'enthousiasme des libéraux espagnols pour la France et la République.

LA RUSSIE ET L'ALLEMAGNE.—On écrit de Varsovie, à la date du 14 novembre :

Le choix du général Gourko comme gouverneur de la Pologne russe a été déterminé par la probabilité, de jour en jour plus grande, d'une guerre avec l'Allemagne et l'Autriche. A peine arrivé, le général a déployé la plus grande activité pour mettre les troupes sur le meilleur pied. Les régiments sont exercés avec rélâche, sans cesse tenus en alerte. Un jour du mois dernier, pour ne citer qu'un fait, tout un régiment d'artillerie caserné dans la citadelle de Varsovie a reçu, à dix heures du soir, l'ordre de se trouver le lendemain, à huit heures du matin, à Novo Géorgiewsk, forteresse située à 80 verstes d'ici, ce qui fut exécuté. Puis, comme il faut être prêt à tout, *les armes blanches de la cavalerie et l'infanterie ont été aiguisées*.....

L'hiver a interrompu les travaux de fortifications qui se faisaient en grande hâte autour de Varsovie. On sait que la capitale de la Pologne est une ville ouverte, dominée par une citadelle et des forts circulaires, qui n'ont guère été construits que dans le but de tenir la ville elle-même en respect, et qui n'offriraient, par conséquent, qu'une faible défense contre une armée d'envahissement. Ici comme ailleurs, et bien plus qu'ailleurs, on sait que de premier choc aura lieu dans cette immense plaine polonaise où toutes les armées de l'Europe pourraient s'entr'égorger à l'aise. C'était se préparer une terrible surprise que de laisser le pays entièrement ouvert. On prétend cependant que le gouverneur russe en avait eu d'abord l'intention, et qu'ordre aurait été donné, il y a deux ans environ, au commandant de Varsovie, de se replier sur la rive droite avec armes et bagages dès que l'armée allemande franchirait la frontière.

Un revirement complet a eu lieu au commencement de cette année, et on a décidé la construction précipitée de *vingt-quatre* forts détachés autour de Varsovie. Comme le temps pressait, au lieu de mettre les travaux en adjudication, suivant une habitude dont le ministère de la guerre ne se départ jamais, on a décidé que la construction de quatorze de ces ouvrages composant, le cercle, la première ligne, serait commencée sur le champ ; ce sont des officiers du génie qui dirigent les travaux. En août dernier, deux officiers autrichiens ont été surpris à relever les plans de ces nouvelles fortifications. On les a arrêtés. J'ignore ce qu'ils sont devenus.

Dans ce même mois d'août, le ministère des communications faisait demander d'urgence à l'administration du chemin de fer de la Vistule : 1° Le nombre de trains qu'elle pouvait faire circuler par jour sur ses lignes ; 2° le nombre de wagons dont elle pouvait disposer. Une commission parcourait la voie, examinant les points, les stations, les moyens d'embarquement et de débarquement des troupes, etc.

On a prétendu à ce propos,—quelque mauvais plaisant, sans doute—qu'arrivée à la frontière, la commission russe s'était trouvée en face de la commission allemande nommée dans le même but, et exécutant les mêmes travaux en Allemagne.

Rapprochez tous les renseignements, parfaitement authentiques, de l'agitation anti-allemande qui commence à se manifester dans certaines provinces, et vous verrez combien Ignotus a raison. Tout est à la merci d'un rhume. Ici, tout le monde a les yeux fixés sur Berlin. Depuis trois ou quatre ans, à chaque année qui s'en va, nous nous disons : "Allons ! ce sera pour le printemps prochain !" Quant à prévoir le résultat de la lutte, c'est autre chose. On croit cependant difficilement au triomphe définitif de l'Allemagne. La Russie peut lasser bâtons ; il est difficile qu'elle soit vaincue ; et peut-être s'épuiserait-elle moins vite par ses défaites que la Prusse par ses victoires.

M. le comte de Moncel a présenté, à l'Académie des Sciences, de Paris, un appareil de M. Reynier destiné, en doublant un minimum et un maximum, à mesurer les forces électro-motrices.

Théâtre de l'Opéra.

Le public n'était pas extrêmement touffu hier, à la représentation de *La Juive*, mais il remplaçait le nombre par sa chaleur. Très fréquemment les applaudissements et des applaudissements contenus, vifs, ont salué plusieurs des interprètes de cette belle œuvre ; assurément l'une des gloires de l'école française dont quelques-uns parlent parfois sur un ton cavalier vraiment très réjouissant.

A l'heure où finit cette représentation, nous nous voyons dans l'impossibilité d'en écrire le compte-rendu. Nous le réservons donc pour notre Bulletin de dimanche.

La grande majorité de l'auditoire s'en est allée très satisfaite de l'interprétation. Nous n'en sommes point à coup sûr aussi enthousiaste que quelques uns de ceux que nous avons eu le plaisir de rencontrer ; nous pénsons même que cette soirée ne doit pas être classée parmi les plus complètes de cette saison. Néanmoins quelques parties en ont été véritablement dignes du succès obtenu, et ont pu faire oublier certaines défaillances survenues plus d'une fois. Il est sage, en théâtre, de ne pas trop oser. Il est toujours plus prudent de transposer un morceau, que de courir au devant d'accidents probables et que le public ne s'explique pas toujours.

Malgré ces réserves, nous pensons que *La Juive* nous vaudra de brillantes soirées.

Nous ne laisserons pas ce sujet sans dire que le rôle de Rachel est jusqu'ici celui où Mlle Villanova a le mieux mis en relief ses qualités de voix, de chant et de jeu.

Demain en Matinée *Les Dragons de Villars*, le soir *les Huguenots*.

GRAND OPERA HOUSE — L'*Article 47*, la pièce taut défigurée d'Adolphe Belot, était joué hier soir pour la seconde fois, et comme à la première, la foule encombrait la jolie salle du Grand Opera House.

Mlle Clara Morris a fait ici de nombreuses conquêtes, c'est la propre de mérite ; elle a même des fanatiques avec lesquels il serait mal aisé de discuter et qui en viendraient presque à une affaire personnelle avec tout individu assez osé pour ne point accepter tout ce qui est dit et s'écrit sur cette artiste. Nous nous rangeons nénanmoins parmi ceux-là.

Nous sommes loin, mais très loin d'accepter sans réserve toutes les louanges, tous les bravos qu'un prodigue à la comédienne distinguée qui nous visite à cette heure. Il y a des notes charmantes chez elle, cela est de toute évidence ; mais on y rencontre aussi des dissonances, voilà ce qui nous paraît tout aussi manifeste. A côté de gestes, de jeux de physionomie de grand effet, se placent des expressions de visage outrées, des gestes manquant de distinction ; des élans vraiment beaux se croisent avec des mouvements dramatiques qui amènent presque le sourire aux lèvres, tellement ils sont en dehors du vrai, même avec les concessions qu'on lui accorde à la rampe.

Il est certains détails applaudis par les enthousiastes de Mlle Clara Morris, qui ne seraient certainement pas acceptés d'un artiste dont la réputation ne serait pas aussi bien établie.

Et, trait assez singulier chez ce sujet d'un talent incontesté, le trop peu se mêle parfois au trop dans sa diction, dans son jeu. Ici sobriété excessive, là exagération patente.

Mais ainsi que nous l'avons déjà écrit, Clara Morris vous emporte avec elle—c'est le don du talent.—On est, pour ainsi dire, pris d'elle, comme on est pris de vin ; elle ne vous laisse guère le temps de l'étudier à une première audition, tant elle agit sur la sensibilité nerveuse.

A cette seconde représentation de l'*Article 47* le succès a été, tout au moins, aussi triomphant qu'à la première. Au sortir de la sortie du théâtre, on n'entendait que formules d'admiration, sans restrictions aucunes, et nous serions assez qui les prodiguaient ainsi, car leur plaisir a été complet.

Aujourd'hui l'éminente actrice paraîtra dans *Camille* (*La Dame aux Camélias*) Elle y a été bien souvent citée, et nous ne nous en étonnons plus. Le troisième et le cinquième acte surtout doivent lui fournir l'occasion de très poignants effets.

Demain en Matinée, et pour la dernière représentation de Clara Morris, *The New Magdalen*.

THEATRE ST-CHARLES.—Mlle Charlotte Thompson donne aujourd'hui et demain deux dernières représentations de *Jane Eyre*. Elles ont été très courues, on le sait ; durant toute cette semaine, et l'artiste aura le droit de se rappeler cet engagement où elle aura régulièrement réalisé de belles recettes à côté de Clara Morris, la reine reconnue et acclamée de la scène américaine.

ACADEMIE DE MUSIQUE. — Que le drame, interprété par Clara Morris et Charlotte Thompson, ne vous rende point injustes au point de vous laisser oublier la troupe des Ménestrels qui égaie à cette heure l'Académie de Musique. Encore deux jours pour ces bons éclats de rire ; allez en prendre votre part.

L'anathème, récemment fulminé par le gouvernement allemand, contre le porc et la viande de porc d'origine américaine, peut porter préjudice aux Etats-Unis, mais fait encore plus de tort au peuple de l'Allemagne. On le considère comme ladoé, en vue de faire les affaires de quelques spéculateurs, aux dépens de la masse. En Hongrie, et dans les autres contrées de l'Europe, on peut se procurer cet article à meilleur marché qu'en Allemagne, et les fermiers de l'Empire, dans l'intérêt desquels cette prohibition est ordonnée, n'en tireront probablement pas les avantages qu'ils en attendaient Les populations des bords du Rhin surtout, souffrent beaucoup de cette mesure injuste ; elles en sont indignées.

Dès le premier jour où il en a été question, il s'est élevé contre'elle une vive opposition dans le Reichstag et dans les chambres de commerce. Le peuple surtout s'en plaint amèrement ; les classes laborieuses mangent rarement de la viande, elles avaient recours le plus souvent au porc, à cause de son bon marché ; mais on va jusqu'à leur interdire les moyens d'en manger, même une fois, par semaine.

L'Allemagne ne peut produire assez de viande pour la consommation de ses populations, principalement sur les bords du Rhin et en Westphalie.

Le porc hongrois vient donc de trouver un excellent placement dans ces pays, où il peut être expédié à $3 80 par tête. Il faut s'attendre à une nouvelle agitation, en vue d'élever encore ce tarif, ou de rappeler la loi qui interdit le porc américain.

Ce qui se passe dans le Wyoming, où les femmes jouissent du droit de suffrage, n'est pas fait pour encourager les autres Etats et Territoires américains à adopter le même mesure. Depuis que les femmes votent dans Wyoming, les élections sont beaucoup plus corrompues qu'auparavant ; la corruption électorale y est même plus développée que dans les grandes villes de l'Ouest et de l'Est.

Le grand argument invoqué en faveur du suffrage des femmes, c'est que leur présence au scrutin purifierait la politique ; le contraire est aujourd'hui parfaitement démontré, dit un journal du Nord. Le femme se laisse acheter et vend son vote avec une déplorable facilité. Le morale publique ne peut qu'y perdre décemment.

Cela vient, dit-on, de ce que les femmes honnêtes ne votent pas ; c'est là précisément ce qui rend détestable le vote des femmes. Celles qui sont honnêtes ne voteront jamais, elles n'ont pas besoin du vote, elles ne l'ont jamais demandé, ne le demanderont jamais, et quand même on le leur accorderait, elles n'en voudraient pas faire usage. En supposant qu'elles votassent, elles ne le feraient probablement que sous l'impulsion et sous l'inspiration de leurs maris.

La ville de St-Louis, Ohio, a une superficie de 40 000 arpents, soit plus de 62 milles carrés. Chicago ne compte que 23,000, arpents ou 36 milles carrés. St-Louis se trouve donc de deux fois plus grand que Chicago.

Quatorze délégués des différentes sociétés de travailleurs de Paris sont arrivés à New-York, se rendant à l'Exposition de Boston. Voici leurs noms : MM. Damelinat, mouleur en bronze ; Balin, peintre en bâtiments ; Keoffer, compositeur ; St-Martin, chaudronnier ; Herbinet, dessinateur ; Rieffel, cordonnier ; Bugnieris, cardeur en taple ; Vanhove, ébéniste ; De la Salle, carrossier ; Ribaufer, ferblantier ; Cambomorell, tailleur de pierres ; Bréhant, opticien ; Letailleur, appartenant à l'industrie des hauts fourneaux ; Damay, mécanicien.

L'immense établissement de Herr Krupp, à Essen, a son château d'eau et son usine à gaz. Il contient 25,000 becs de gaz, non compris les lampes électriques. Il a aussi son laboratoire de chimie, ses ateliers de photographie, de lithographie, d'imprimerie, de reliure. On y compte 50 milles de fils télégraphiques, et 35 stations.

Outre la ressource des mines, le Colorado a celle de l'agriculture, qui est appelée à enrichir cet Etat. D'après les analyses faites, à Washington, par le chimiste, attaché au département de l'agriculture, le blé produit dans le Colorado, est le plus nourrissant de tous ceux des Etats-Unis ; il contient le double d'albumine. Ce résultat est une surprise pour ceux qui se vouent à l'agriculture. Avant longtemps, les capitalistes vont affluer dans l'Etat, pour en exploiter les ressources agricoles. La culture des champs y sera aussi rémunératrice que l'exploitation des mines.

D'après un journal allemand, il revient, toutes les semaines, dans ce pays des émigrants qui ont abandonné l'Amérique. Dernièrement, il retournait, de Chicago, dans la Prusse Orientale une centaine de laboureurs. Ils ne pouvaient lutter, eux-là, avec les Américains, qui vont plus vite qu'eux en besogne, mais travaillent la terre avec moins de soin.

L'été dernier, le général Sherman se trouvait dans un des postes de la frontière de l'Ouest ; une foule d'indiens l'entourait. Ils regardaient curieusement celui qu'ils appelaient le Grand Chef des Blancs.

A la fin, l'un d'eux, s'approchant de lui, lui demanda de leur faire présent d'un canon, un canon ! répondit Sherman, pourquoi faire ? Mes amis, vous l'intention de vous en servir pour tuer mes soldats ?

Oh ! non, répliqua le Peau Rouge, pour tuer vos soldats, il ne nous en faut pas tant ; un bâton non suffit. Nous vous le demandons pour tuer les gardiens de bestiaux cowboys de la prairie.

La Cour Suprême de la Georgie vient de déclarer les billets sur les *futures* de coton, nuls. Un M. Cunningham avait fait un billet de $5000 à la maison Warren Wallace & Cie., dans une transaction, sur les futures. La maison a négocié le billet dans une banque, qui a ensuite poursuivi le courtier. Celui-ci a plaidé en faveur de la nullité du billet, attendu que ce n'était qu'une affaire de jeu. La cour a décidé que les futures sont un jeu comme le Faro ; que, par conséquent, les billets faits sur eux n'ont aucune valeur aux yeux de la loi.

Les exportations d'Allemagne aux Etats-Unis augmentent tous les jours en nombre et en valeur.

La consécration des enfants orphelins des notices catholiques au divin Cœur de Jésus.

Le 8 décembre, la consécration aura lieu à la Cathédrale St. Louis, après la grand'messe, par Monseigneur l'Archevêque N. J. Perché, à l'autel de Notre-Dame de Lourdes.

Tous les Anges porteront à l'extérieur de leur vêtement leur insigne : le scapulaire du Sacré-Cœur.

N. J. PERCHÉ,
Archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Les Anges du Tabernacle.

La fête de l'Immaculée-Conception étant une de celles que célèbre l'Association des Anges du Tabernacle, tous les membres de la dite Association doivent porter le scapulaire du Sacré-Cœur à l'extérieur de leur vêtement.

Tous ceux qui ont fait leur Première Communion doivent prier aux intentions de Notre-Saint Père le Pape, et de Vénérable Archevêque N. J. Perché.

Avis Spécial.

Bureau de la Compagnie d'Assurance du Sud de la Nile-Orléans (Southern Insurance Co. of New Orleans), No 31 rue du Camp.—Nile-Orléans, 7 décembre 1883.—L'attention des personnes qui assurent dans cette Compagnie est respectueusement appelée sur l'article 7 de la Charte qui décrète que "50 pour cent des profits nets de la Compagnie seront divisés parmi elles en proportion du montant des primes nettes qu'elles auront payées pendant l'année fiscale expirant le 31 décembre 1883.

Conséquemment, toute personne qui aura déjà pris une assurance dans cette Compagnie, ou qui en prendra une d'ici au 31 courant, aura, comme il est dit ci-dessus, sa part dans la moitié des profits nets réalisés par la Compagnie pendant l'année courante, calculée sur le montant des primes nettes qu'elle aura payées le 31 du courant ou avant cette date.

SCOTT MCGEHEE,
7 déc—au 7 janv Secrétaire.

Bureau de Prêts, No 17 rue Baronne—Nouvelle-Orléans, 6 décembre 1883.—Avis—A partir de ce jour, ce bureau de Prêts, No 17 rue Baronne, discontinuera ses opérations. Tous les objets mis en gage doivent être retirés avant le 6 janvier 1884, autrement ils seront vendus à l'encan.

OTTO SCHWANER, Propriétaire.
A vendre, les installations en grand coffre-fort et cuvent ; à louer, le magasin No 17 rue Baronne.
17 déc—1m

Banque du Peuple de la Nouvelle-Orléans.—Nile-Orléans, 4 décembre 1883.—Les actionnaires de cette banque sont prévenus que l'élection annuelle, suivant l'article 22 de la charte, des neuf directeurs pour le service de l'année prochaine, aura lieu dans la salle de la banque, le 12 courant, de 10 heures du matin à 2 heures au soir.

N. LANDRY,
7 déc—au 17 Caissier.

H. DAMIENS,
127 & 129 RUE ROYALE,
Coin Toulouse.

GRANDE EXPOSITION
ANNUELLE
De Jouets d'Enfants et d'Articles de Fantaisie
POUR CADEAUX DE NOEL ET JOUR DE L'AN.

SUJETS BISCUIT et TERRE CUITE.
GARNITURES CHEMINÉES CRISTAL.
BACCARAT, MAJOLIQUE, BARBOTINE.
GARNITURES de TOILETTES et de LAVABOS.

Articles de Fantaisie.
Porte-Epingles, Porte-Montres, Porte-Cigares, Porte-Allumettes, Porte-Liqueurs, Cassettes, Cassetins, Coffrets à Bijoux, Bagueiers, Boîtes à Cédres, à Mouchoirs, à Gants
Etc., Etc., Etc.

GRAND ASSORTIMENT DE BONBONS FINS, CHOCOLATS A LA CRÈME, FRUITS CRISTALLISES.

Jouets d'Enfants de toutes sortes.
Velocipèdes, Bicycles, Voitures de Poupées, Wagons, Chevaux, Poupées, Tronconeux, Boîtes Menbles, Boîtes Fermes, Boîtes Services, Jeux de Ballards, Jeux Croquets et Orchestres,
Etc., Etc., Etc.

PRIX MODÉRÉS et marqués en CHIFFRES CONNUS.
7 déc—1

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crus, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Portos de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en rames.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de Ste-Vincent véritable, etc, etc, etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

A. M. & J. SOLARI,
IMPORTATEURS,
No 22 RUE DES MAGASINS.
—EN DEBARQUEMENT—
300 Caisses CHAMPAGNE Roeder.
500 " " GARDINES Gillet.
80 " " FROMAGES de Hollande.
6 Caveaux de de Graves.
22 Caisses FRUITS-AU JUS, Cosmard.
72 " " FRUITS A L'EAU-DE-VIE.
" " MACARONI et VERMICELLE Cosmard.
800 Bques VINS FINS, Ch Pomys, Médoc, St Julien, Pessac Léognan, Sauternes.
24 " VIN de F. Clermont & Co.
60 Caisses CHOCOLAT MENIER—Vanille.
32 " VIN BOURGOGNE, Paul Guillemot.
32 Bouteilles P USEAUX de Tarquin.
400 Caisses PATES de Naples.
304 Paniers cabaret des LIQUEURS supérieures de Cointreau et Bert